

**Bruno Lafourcade**

# *L'Ordre*

*Roman*

*brumerge*

ISBN : 978-2-917745-22-9

Dépôt légal: mars 2010

bruno.lafourcade@cie-formation.org

© 2010 **Bruno Lafourcade**

*La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

Soit il existe un ordre dans l'univers, et la tâche de l'homme est de s'y conformer : l'instauration de l'ordre public se confond alors avec la recherche de la vérité, et l'essence du politique se ramène à la morale. Soit l'univers est un chaos, et la tâche que l'homme peut entreprendre est de lui donner une forme.

Alain de Benoist,  
« Le monde comme chaos », *Vu de droite*



I. – Le périphérique est dégagé. J'enfonce l'allume-cigare. « Ne cède pas à l'aigreur », m'a dit Lefebvre avant que je claque la portière. J'ai manqué ressortir de voiture. Le bougre l'a senti et a reculé. Je ne sais plus ce que je lui ai crié, mais la tête de souris de Solange est apparue au deuxième. Mes pneus ont crissé sur le parking. Je desserre ma cravate. J'ouvre le col de ma chemise, une de mes vitres et un paquet de cigarettes. L'allume-cigare s'extrait dans un bruit sec. En attendant que le fouet du tabac et du vent m'ait rasséréiné, je cherche un endroit pour me garer, reprendre mon souffle, rassembler mes esprits. J'ouvre machinalement l'autoradio sur France-Culture, – pour tomber aussitôt sur la voix de Dupanloup.

II. – *Le journaliste* : ... un écrivain qui dérange, car vous agacez, vous le savez (*un briquet se referme en claquant*), vous gênez...

*Dupanloup* : Ouh, ouh, attention, doucement, pas de provocation ! Vous risquez... (*il feint de chuchoter*) vous risquez de réveiller certains esprits chagrins qui dorment dans les coins – suivez mon regard – et n'attendent que ça pour se...

III. – « ... pour se réveiller », j'imagine, mais l'esprit chagrin a déjà éteint l'autoradio. Je donne raison au journaliste : Dupanloup m'irrite si fort que je n'aurais pas eu la patience de l'écouter davantage, surtout aujourd'hui. Je m'efforce déjà au calme quand je le croise à l'improviste dans les couloirs de *L'Aube*. Je suis encore saoul de l'encens que Tailhade a fait brûler sur une pleine page, il y a deux mois, pour parfumer la dernière œuvrette de son héros. Il y était question, très sérieusement, « des chants, des plaisirs et des alléluias de sa littérature ». Il ne manquait plus que le prie-Dieu. Depuis, cette fragrance a pénétré si fort nos pages que le thuriféraire sera bientôt le seul à ne pas la sentir.

IV. – Je me gare sur une petite place ceinte de platanes, près d'un panneau publicitaire. On peut y voir, dans une piscine, deux enfants jouant à s'asperger. Barrant la photographie, un slogan ordonne : *Cet été, tous dehors !* Suit la liste des hostilités : concerts, théâtres et clowneries diverses. Il y a quelques années, La Poste menaçait déjà de *nous faire aimer l'an 2000*. L'impératif est devenu notre seul mode grammatical. Pourquoi s'en priver, si l'on nous obéit ?

V. – Je note le slogan dans mon carnet. – J'ai accoutumé de repérer dans les publicités, les chansons, les films, les journaux, toutes les fois que l'on requiert de nous le déduit, et avec lui les chansons, la

fête et le rire, le rire toujours, le rire inextinguible. Je pose ma nuque sur l'appuie-tête. Je ferme les yeux.

**VI.** — Je les rouvre pour retirer ma cravate et la jeter sur le siège arrière. D'elle, vient le malentendu qui m'oppose depuis toujours à Lefebvre, Carbonnel, Dupanloup, comme à tout cet essaim, aussi serré dans sa ruche que bien assis sur ses gains, que forme cette génération ; sans doute devrais-je dire *ma* génération, si je m'y reconnus jamais, si ce régiment-là eut jamais mon enrôlement. En attendant d'enlever le pouvoir qui s'accompagnait du sens du devoir, du scrupule et du respect de la parole, nous avons d'abord ôté nos cravates, — et nous ne les avons jamais remises. Nous avons pris le pouvoir et laissé à d'autres les devoirs, le scrupule et la parole ; nous avons les responsabilités sans en avoir le sens. Ni *Le Monde*, ni *Libération*, ni *L'Aube* ne devraient servir de titres à nos journaux : nous n'avons aucunes vues mondiales, nous ne libérons personne, et c'est sur un crépuscule, non sur un matin, que nos pages se lèvent. Tous nos journaux devraient s'appeler *Le Devoir*, comme le journal québécois ; *La Loi*, comme le récit de Roger Vailland ; ou *L'Ordre*, comme le roman de Marcel Arland.

**VII.** — Est-ce l'odeur fade des platanes desquarmés devant moi, ceux de la cour de l'école communale me reviennent ; on disait des écorces partant par plaques, pelant et muant comme des serpents,

qu'elles *couleuvraient*. De plus en plus fréquemment, l'enfance me remonte par vagues et avec elle le Sud-Ouest tout entier, ses dunes et ses ciels. Nonobstant cette conscience humaniste de Lefebvre qui babille sur les « identités métisses », et autres tartes à la crème *new age*, « chez moi » a un sens, quand je passe sur mes lèvres une langue vide des sels de l'océan.

**VIII.** – J'essuie mes yeux – « Les hommes ne pleurent pas, disait mon père ; que les femmes pleurent *pour* nous. » Qu'elles pleurent sur nous et sur nos morts ; qu'elles pleurent sur les mauvaises saisons, les vents arides et la terre sévère ; qu'elles pleurent ce qui doit être pleuré. C'était le temps réactionnaire d'avant la libération sexuelle où les femmes seules pleuraient.

**IX.** – « Chez moi », nous n'étions sans doute pas des humanistes, nous étions même des primitifs, nous n'aurions su dire ce qui se cachait derrière une « identité métisse », pourtant notre parole n'était pas un vain mot – et pour peu que nous la donnions nous n'avions pas de cesse qu'elle ne fût tenue.

**X.** – Je rentre.

**XI.** – Je rallume la radio, traverse à gué les fréquences et enjambe Dupanloup. Depuis combien de saisons couleuvre-t-il celui-là ? Politiquement, littérairement, intellectuellement, il mue au moins un hiver sur deux. – Oublions-le. Je tombe sur un tube



d'Elvis Presley. Au temps où le *rock* n'en finissait plus de mourir, les marchands inventèrent un « esprit » rock, un « ton » rock. Les journaux ne furent pas en reste qui ne bruissèrent plus que de films *underground*, de polars et d'écrivains américains. La plus petite feuille avait son chroniqueur attiré : essentiellement un garçon à qui la possession approximative de l'orthographe et de la grammaire était réputée donner un « style ».

**XII.** – *L'Aube*, qui jusque là avait considéré comme son devoir d'abandonner ces enfantillages à *Libération*, tourna casaque. La jeunesse devenait un lectorat que le journal ne pouvait plus se permettre d'ignorer. Il se trouva que j'eus à remplacer au débotté le jeune journaliste *sympa* – cette niaiserie faisait au même moment ses premiers pas dans le monde –, c'est-à-dire ironique, mal poli et mal habillé, qui habituellement y œuvrait ; et n'importe qui aurait été moins inhabile que moi pour courir ces régions.

**XIII.** – Je devais interroger un musicien qui tentait un *come-back*. Je trouvais, assis sur la banquette du café où nous avions rendez-vous, un homme ponctuel d'abord, en costume sombre ensuite. Il commanda un verre de Perrier. Il avait une solide cinquantaine d'années, des cheveux grisonnants, des paupières tombantes, une lassitude remarquables dans tous les gestes. Je lui expliquai piteusement la situation : je ne faisais que remplacer au pied levé un

collègue ; j'avais bien écouté son disque, mais n'avais aucun savoir particulier sur sa « musique » ; quant à sa carrière de *rockeur*, j'avais bien essayé de me documenter mais j'avouais n'avoir trouvé que très peu de renseignements sur elle. Il ne marqua aucune surprise bien qu'il fut, précisa-t-il, un de ceux qui avaient introduit et popularisé un certain type de *rock* en France. Je l'assurai que je ne lui en tenais presque pas rigueur ; il voulut bien sourire. S'il s'efforçait de « revenir sur le devant de la scène », ajouta-t-il, il doutait d'y parvenir : la jeune génération ignorait jusqu'à son nom. De notre conversation je ne me rappelle rien d'autre, en dehors de ce qu'il me confia tandis que nous nous levions pour partir. Comme je lui représentais que le *rock en roll* me resterait encore sans doute difficilement supportable, je lui dis combien néanmoins j'avais été enchanté de rencontrer, quand je m'attendais à un loulou imbuvable, en santiags et cuir noir, un monsieur poli qui ne se croyait pas obligé de mâcher des gommes, ou de lâcher des bordées de cochonnetés. Il hocha la tête en souriant. Lorsqu'il faisait ses débuts, me dit-il, il portait volontiers des *jeans* et des blousons. Les directeurs artistiques, costumés, regardaient sa mise en ricanant et lui conseillaient le complet-veston. Quelques années plus tard, il revint costumé, — c'étaient eux alors qui portaient des blousons et ricanaient de ses costumes. « J'ai toujours été démodé, ils ont toujours ricané », conclut-il.

**XIV.** – Il y a quelques semaines, on rediffusait une ancienne « Radioscopie » où Chancel interrogeait le professeur Choron : le chauve venait vendre sa feuille. S'il y a une obscénité du mielleux, la complaisance dans le cynisme n'est pas moins vile. Ce grotesque disait : « Non, j'ai pas de morale, non vraiment, aucune morale... tout est risible, absolument tout... quand de Gaulle est mort, j'ai sablé le champagne... » Le ricanement nigaud aura vraiment été notre grande affaire, le ricanement en tant que valeur démoniaque. À côté de ceux qui feignent d'être cyniques, ce qui est déjà un peu pénible, il y a ceux qui ne feignent pas de l'être, ceux qui le sont vraiment, en toute simplicité nihiliste ; leur sentiment d'impunité autant que d'irresponsabilité est total, et porté si haut que lorsqu'ils vous disent n'avoir aucune morale, il faut les croire, ils ne mentent pas : dès que vous aurez le dos tourné, ils seront douze à vous poignarder ; et vous serez à peine mort qu'ils sableront le champagne. Voilà les seules valeurs que notre époque aura aimées et défendues, voilà les types au-dessus desquels elle aura dextrement manié le brûle-parfum ; on peut dire que le siècle aura fait une grande consommation d'encens pour masquer l'odeur de sa pourriture.

**XV. – EXPRESS YOURSELF** (« Exprimez-vous » : Lavazza, le café favori des italiens)

**XVI.** – Nous nous sommes débarrassés de nos cravates et tous ceux dont la fonction voulait qu'ils s'en ceignissent, ont défait les leurs. De quoi auraient-ils eu l'air, sévères, maussades, quand nous étions si joyeux, avec nos cheveux longs, nos couleurs, nos fleurs, quand leur idée de l'amour nous faisait nous gondoler – car le ricanement aura été notre grande affaire, la seule en vérité avec le *pouvoir*. Convaincus de leur ridicule, ils n'avaient pas fini de vider la place qu'ils avaient la surprise de nous y voir installés. Ce que nous voulions ? La place et le ricanement, le pouvoir sans la cravate. Depuis lors, les rôles n'ont plus jamais recouvert leur sérieux et les contraintes n'ont plus jamais pesé. Nous ordonnons et menaçons en riant, comme c'est en riant que l'on nous obéit. Nos cols sont toujours ouverts – mais c'est bien nous qui ordonnons : *Tous dehors ! Express yourself ! Aimez l'an 2000 !* J'écrase ma quatrième cigarette puisqu'elle *nuit gravement* à ma *santé* et je rentre, la gorge ouverte sous le vent.

**XVII.** – Un téléphone portable sonne. Marie est rentrée. Je l'entends sous la douche. Des feuilles de cours quadrillées dépassent du sac à dos qu'elle a jeté dans l'entrée ; une petite bouteille d'Evian a roulé à l'extérieur. Je trébuche sur ses rollers. Si je trouve chez elle tout l'ordinaire des adolescents de son âge, je ne m'en satisfais pas. J'aimerais mieux la voir tenir tête aux mots d'ordre que ma génération lui lance comme on jette des bâtons aux chiots pour

qu'ils nous les rapportent. J'aimerais tant la voir résister à la propagande du *Tous dehors !*, du roller, du téléphone portable, de la joie obligatoire et de l'insoumission forcée. Je me débarrasse de ma veste, je déboutonne mon gilet. Je me sers une solide rasade de whisky et je m'assois dans le canapé. Sur la table du salon, des factures et un journal municipal. Le voyant rouge du téléphone clignote à n'en plus pouvoir. J'appuie sur le répondeur tandis que Marie, les cheveux humides, pieds nus, ceinte d'une serviette-éponge, sort précipitamment de la salle de bains ; elle trotte en jurant jusqu'à son sac à dos, l'ouvre et, l'oreille collée à son propre téléphone, vient m'embrasser distraitement sur la joue, pendant que je feuillette la littérature de M. le maire.

**XVIII.** — « *Le 10<sup>e</sup> est un ensemble de quartiers très denses : l'opportunité d'y créer un "poumon vert" y est d'autant plus grande. La communauté urbaine s'est engagée dans la création d'un espace végétalisé à vocation de détente et de loisirs pour les riverains. Pourquoi créer un parc dans le 10<sup>e</sup> ? Pour favoriser la restructuration de ce secteur en pleine expansion et en manque d'espaces verts. Pour répondre aux attentes des riverains en matière d'usages de proximité tout en assurant un rôle fédérateur pour les quartiers environnants. Pour compléter le réseau d'espaces publics d'agglomération par une réalisation originale.* »

« *Le 14 septembre 2003, place des Girondins, aura lieu une vente aux enchères de dessins réalisés par des célébrités : Éric Cantona, Michel Boujenah, Ute Lamper, Gwendal Peizerat, Pierre Orsi, autant de personnalités qui ont joué le*

*jeu quel que soit leur talent en la matière. Beau geste, car ces œuvres – signées comme autant d'autographes géants – seront vendues au profit de centres pour enfants en mobilité réduite. À vous de prendre le relais en faisant monter les enchères ! »*

*« Depuis plusieurs années, dans le cadre de la politique favorisant les modes de déplacements doux, Parc Auto réserve une large place au vélo dans votre parking. »*

**XIX.** – *Anne* : Bonjour Daniel. C'est Anne. Tu peux m'appeler s'il te plaît ? Ce soir, si tu peux... Même tard...

*Jean-Marc* : Bon, t'es pas là... J'ai appris pour Lefebvre... Je te rappellerai ce soir...

*Lanvers* : Oui... Richard Lanvers à l'appareil... Patrick Lefebvre m'a mis au courant... Bon, c'est comme ça... Ce sera pour une autre fois...

**XX.** – *« Avec la 1<sup>re</sup> édition des “Nuits du Son”, votre quartier franchit enfin le mur du son électro. Cinq jours, cinq nuits, belles prestations artistiques, lieux insolites, plein d'idées sympas et 15000 spectateurs pour en profiter... Fanfares rue des Carmes, rythmes cubains place Marcel-Cachin, électro rue Marcel-Sembat : des orchestres un peu partout et autour... le bonheur. »*

*« Six jours de fêtes, d'acrobaties, de poésie et d'initiation avec “Coup de lune”, c'était le festival des arts du cirque. Gros coup de cœur pour cette manifestation... »*

*« Décliné sous de multiples formes, le concept “guinguette” s'installe sur les berges de la Seine, histoire de roder en fanfare l'une des futures vocations du site. Entre musique, expos, danse, sport, jeux pour enfants, spectacles de rues, restau-*

*rants, bars et animations en tout genre, difficile de ne pas trouver son bonheur dans ce condensé de petits plaisirs qui font les grands moments de la vie d'une cité. »*

**XXI.** – *Lefebvre* : Oui, c'est moi... Rappelle-moi s'il te plaît... qu'on reparle de tout ça...

*Duroy* : Oui, M. Peyrehorade... Je voulais vous avoir au téléphone... Patrick m'a appris que vous n'étiez pas favorable à ma promotion. Si vous voulez que nous en discutons, ce sera avec plaisir bien sûr...

*Berthelot* : Pierre Berthelot à l'appareil, pourrions-nous rediscuter de la proposition que nous vous avons faite ? Je vous préviens, j'ai dans l'idée de vous faire changer d'avis. Je vous rappellerai dans la semaine... Ou bien rappelez-moi, si vous le voulez bien...

*Solange* : M. Peyrehorade, pouvez-vous me rappeler avant demain soir, je vous prie ?

**XXII.** – Je jette le journal municipal sur la table basse. Doit-on s'inquiéter du sceau que l'esprit charabiesque appose sur tout ce qu'il touche ? Faut-il rire ou pleurer de n'avoir plus ni jardins publics, ni bicyclettes, ni handicapés, ni quartiers, mais des *espaces végétalisés à vocation de détente et de loisirs*, des *modes de déplacement doux*, des êtres en *mobilité réduite*, des *secteurs*, si possible *en expansion et en manque d'espaces verts* ? Faut-il rire ou pleurer que l'on vende aux enchères des dessins de « personnalités » au profit d'enfants infirmes ? Dans l'éditorial, le maire écrit

qu'il faut profiter de l'été pour redevenir les « visiteurs » de sa propre région, de sa propre ville, de son propre arrondissement. Les festivités culturelles sont là qui flècheront le parcours, – que l'on nous encourage à suivre, j'imagine, au moyen de « modes de déplacement doux ». *Tous dehors !* Pourquoi ne nous proposer que ce continuel ludisme infantile, cet hédonisme obligatoire ? Pourquoi cette illusion du voyage, du dépaysement ? Que signifie ce mot d'ordre : « Tout est tourisme » ? Nous ne serions en harmonie avec notre pays qu'en feignant de n'y habiter pas ? Appelés à devenir étrangers à notre propre ville, comment ne le deviendrions-nous pas un jour de notre propre vie ? Veut-on faire de nous des touristes existentiels, visitant en passant, sans jamais y adhérer tout à fait, *Nokia* en bandoulière, les monuments les plus marquants de notre existence ?

**XXIII.** – *Daniel* : Tu voulais me parler ?

*Anne* : Oui... Marie est là ?

*Daniel* : Elle téléphone... Je téléphone, tu téléphones, elle téléphone, nous téléphonons, le monde en entier téléphone en ce bas monde. C'est la grande conjugaison téléphonique. Tu voulais lui parler ?

*Anne* : Non, plutôt à toi... Tu as une drôle de voix...

*Daniel* : C'est bizarre, toi aussi... Ça va ?

*Anne* : Oui. Et toi ?

*Daniel* : Bien. Un problème au journal, mais ça va.



*Anne* : On peut se voir ?

*Daniel* : Ce soir ?

*Anne* : Plutôt demain si tu peux...

*Daniel* : Je peux. On déjeune ensemble ?

*Anne* : Je ne veux pas te déranger... Ce n'est pas demain que tu boucles ?

*Daniel* : Ce sera sans moi.

**XXIV.** – Je l'ai assez bouclée comme ça.

**XXV.** – Nous nous devons à ceux que nous avons aimés. À vingt ans, j'éprouvais pour Anne ce sentiment dont notre génération commençait de déplorer la survivance ; plus tard, ma femme, que jamais ne contrista l'élan d'un phallocrate, mécontentait celles de ses amies qui lui représentaient ce que cet amour celait d'assujettissement, qui la privait des nouveaux désordres du cœur, des nouvelles conquêtes des sens. Nous avons sombré dans la « reproduction des schémas patriarcaux ». Qui pis est, nous ne songions à nous en remordre.

**XXVI.** – Je porte en permanence sur moi deux blocs-notes. Dans le premier, j'écris ou je commence d'écrire certains de mes billets d'humeur, publiés sous le nom d'Emmanuel Delbousquet dans une revue confidentielle, *Hodiernus* – un magazine mené par des zozos tout à fait infréquentables, puisque l'on y trouve notamment mon meilleur ami Jean-Marc Forez. Cet individu y signe de son nom

de petits libelles ; mon courage ne va pas jusque là. Jean-Marc est mon surmoi : de nous deux, il a toujours été le plus crâne. Dans le second bloc, je note les plus burlesques ou les plus scandaleuses des phrases que je lis ou que j'entends, également des slogans publicitaires, des titres, des pourcentages. Les notes prises dans le deuxième carnet servent souvent à écrire les articles du premier. Vases communicants.